

Manuscrit inédit : « Vence 27 août 1944, une journée particulière »

Madame Cazalis-Roederer habitait avec son fils Jean Darquet dans une villa très proche de la villa « Le Rêve », où avait séjourné Matisse. J'avais fait la connaissance de son fils lorsque j'écrivais un article sur le séjour vençois de son voisin Matisse. À son décès il y a 7 ans, un parent venu pour cette triste occasion a retrouvé dans des papiers de famille un manuscrit annoté « À garder : l'arrivée des Américains à Vence ». Connaissant ma revue et pensant que je pourrais être intéressé, il m'a contacté. Cet écrit totalement inédit a été rédigé probablement au soir où le lendemain d'une journée riche d'événements, le 27 août 1944.

« Avons peu dormi, moi au salon, les Darquet dans mon lit. Nombreuses explosions, l'une très forte, c'est le pont du Malvan qui saute. De La Colle à Grasse six foyers d'incendie. Le canon tire toute la nuit. En quatre colonnes ce qui reste d'Allemands se dirige vers St Jeannet. Est-ce pour longtemps ? Ce matin allons chez ce pauvre Mario où repose le corps d'Auguste (1), Renée et Roger que les Allemands ne laissaient pas monter hier viennent seulement d'apprendre sa mort. Aux Cayrons le bombardement fut effroyable, miracle que ces trois soient en vie. Oubliant mes griefs j'invite Brigitte à déjeuner. Lili très inquiète de Kosma(2). Des maquisards ont été pris et fusillés dont Vincent du Prieuré. Cela n'entame pas l'ardeur de Jean qui s'entête à vouloir partir. Civatte, prudent, estime qu'il vaut mieux attendre, les Américains ne seraient pas loin, du côté de Tourrettes. Jean-Pierre sur place va se renseigner. Il n'y en a pas et on n'en attend pas. Après le déjeuner, comptons faire une sieste réparatrice mais bientôt des rumeurs nous réveillent, on entend des « Dépêche-toi, vite vite ! ». Au loin un son de cloche. Sans nous coiffer, sans même nous arranger un peu nous sautons sur nos vêtements et filons.

Tout Vence est sur la place du Grand-Jardin entourant deux Jeeps et une douzaine d'Américains. Sur l'une des voitures la mère Révillon, debout et brandissant un drapeau dans toute sa vulgarité écarlate, hurle la Marseillaise (je me serais bien passé du petit signe qu'elle me fait).

Assez vite la foule se replie avenue Foch où débouchent les F.T.P.(3). Je reconnais le blafard T. trafiquant du marché noir, que le maquis n'a pas eu le temps de colorer. D'autres aussi qui ont fait de la prison. Olivier (4) dans sa candeur leur présente le drapeau, celui de l'éclaireur, ils le lui arrachent, Janie a mal au cœur, Jean la conduit chez Cassarini tandis que Maryse et moi poursuivons notre but : approcher les Américains. Nous y arrivons.

Elle est charmante cette première impression, tous ces hommes ont quelque chose de sain, de franc, un beau regard, des yeux clairs. On les fête, du champagne, du thé, tout ce qu'on gardait précieusement leur est offert. Cet accueil les touche, en Afrique du Nord les populations les ont si mal reçus !

Place de la mairie où nous allons ensuite, beaucoup de monde. Les gens très excités du fait que le grand nettoyage va commencer. D'une fenêtre je vois voler un cerf-volant, c'est le Maréchal qu'on balance. Marianne est à l'honneur, très blanche elle est là qui trône en buste sur la balustrade du perron. Près d'elle, serrés comme des harengs, se pressent des personnalités. L'écarlate Révillon bien sûr et des F.T.P. L'un d'eux, G. : « Je ne suis pas un orateur » mais prend tout de suite la parole et présente à la foule son nouveau maire le docteur Benoist, et plusieurs conseillers municipaux dont l'abbé Baillet et Hughes ;

applaudissements, saluts et re-saluts de ces messieurs. Brutalement une sorte de chiffe est jetée devant eux, c'est L., droguiste, agent de la Gestapo(5). Huées, menaces, on rentre la chiffe. Le F.T.P. cite plusieurs traîtres, nomme des victimes, ignore les Américains, enfin dans un grand geste et aux cris de « vengeance » vers le ciel, braque sa mitraillette et... tire ! Ses copains l'imitent, c'est un casse-tête assourdissant. Maryse croit sa dernière heure arrivée, elle hurle, nous l'emmenons. Il n'y a d'ailleurs plus rien à entendre, si ce n'est des bruits sinistres qui courent, une mine aurait sauté.

Des cercueils passent, on les porte du côté des Templiers où il y a trois corps. Ceux de trois sœurs, les voisins de Claparos et du fils de cette dernière, un gentil gosse qui avait aidé Jean à planter des pommes de terre(6). On nous montre le vieux père, il sourit. Il est content, personne n'ose lui dire ce qui est arrivé.

Leur premier devoir accompli, celui d'avoir pris le pouvoir, les F.T.P. très importants vont à la chasse aux suspects. Nous voyons le milicien et sa femme qu'ils encadrent. La voiture de la Casa Fascista(7) déborde jusque sur les marchepieds. On nous barre l'avenue Henri-Isnard, le revolver au poing, il y en a un qui se défend. Il faut prendre l'avenue Foch. Sans cet incident nous manquions le plus émouvant, l'arrivée à pieds et à la queue leu-leu de centaines d'Américains venant de St Paul, gradés et soldats mélangés. Personne ne commande personne et personne ne cherche à se faire remarquer. Quelle simplicité, nous sommes loin des fanfaronnades F.T.P. »

(Article paru dans le numéro 41 de la revue « Vence et environs »)

Raymond ARDISSON

(1) Une batterie de D.C.A. était installée au quartier de Vosgelade pour tirer sur les bateaux américains en mer. Ceux-ci répliquent et des obus tombent sur une ferme aux Cayrons, tuant Auguste Mario le 26 août 1944.

(2) Joseph Kosma, compositeur de nombreuses musiques de films, avait rejoint le maquis tout comme son ami André Verdet

(3) Francs-tireurs partisans d'obédience communiste

(4) Ouvrier au moulin de Boursac

(5) En fait un milicien

(6) La stèle porte plusieurs noms dont les vençois Zimmer Marcelle épouse Voisan 26 ans, Zimmer Jeanne épouse Caparros 31 ans, Caparros Joseph 14 ans.

(7) « La Casa d'Italia ». Après l'arrivée des Italiens dans leur zone en novembre 1942, dans chaque ville ou village de quelque importance, est installée « La maison d'Italie ». Les italiens y trouvent des Services sociaux, dispensaire, crèche, école, ravitaillement, et aussi aide administrative et financière pour ceux qui désirent retourner en Italie. Ils y sont d'ailleurs vivement encouragés. D'abord rue St Michel, « la Casa d'Italia » s'installe ensuite « Villa Céleste » à cent mètres de la maison de Madame Cazalis-Roederer.

À noter que l'on sait aujourd'hui que les tout premiers soldats, arrivant place du Grand Jardin avec deux Jeeps étaient des Canadiens.